

## INTRODUCTION

Direction *Ivato*...

Neuf heures du matin : la famille endimanchée a rendez-vous au domicile du candidat au départ. Un cortège de voitures quitte les lieux, direction *Ivato*. L'aéroport international de Tananarive sera la première étape du grand périple... Il part pour quelques années faire des études en France. Pour quelques années, adieu Tana, pense-t-il. Il a bouclé son sac de voyage : essayant de décréter l'utile et l'inutile – le linge de rechange (quel temps fait-il en France?), le roman qui a suscité le désir de partir, les photographies de la famille, la Bible...

Toute la famille est là pour l'occasion, chacun avec ses petites inquiétudes secrètes. Ce n'est pourtant pas la première fois que l'un d'entre eux s'en va... beaucoup ont déjà vécu ce moment. Mais les questions qui accompagnent les grands départs, les craintes sourdes, impossibles à avouer à quiconque et qui concernent tout et rien, sont au rendez-vous : a-t-il son inscription à la faculté, l'adresse du frère aîné? Le passeport français? Se souvient-il qu'il faut aller saluer la dame française et le pasteur protestant du temps jadis? Enfin seul, les formalités douanières remplies, c'est l'attente pour l'embarquement et les quelque treize heures de vol jusqu'à Paris.

À Roissy, ils sont environ une centaine tous les ans, ces migrants intellectuels, à se mêler à la foule des visiteurs. Emportés par elle, ils se laissent mener jusqu'à la capitale : ils semblent tout connaître de ce nouvel environnement. On les croise distraitemment dans le métro ou dans la rue car rien ne permet de les distinguer. Ils sont vêtus à l'occidentale. Tout au plus, peut-on s'interroger sur leur origine géographique. Tantôt les cheveux crépus, tantôt les yeux bridés, tantôt les deux... d'où viennent-ils? Qui sont-ils, pourquoi viennent-ils, combien sont-ils?

Le nombre véritable des Malgaches en France n'est pas connu. Dans les dossiers INSEE « les populations immigrées en Aquitaine » (2004) ou

« les immigrés en France » (2005), les Malgaches sont situés dans la catégorie « Africains hors Maghreb » tant leur nombre paraît peu important. En Aquitaine, ils sont associés aux Sénégalais et « représentent dit-on 1 % des immigrés vivant dans la région, mais plus de 10 % des Africains hors Maghreb » (INSEE 2004). De son côté, dans le monde associatif, l'association culturelle la FPMA<sup>1</sup> a tenté de comptabiliser le nombre de ses compatriotes, mais ce décompte reste basé sur une évaluation approximative. En quête de légitimité vis-à-vis des autres associations culturelles et souhaitant se poser comme le groupe de référence, à la fin des années 1990 selon la FPMA, les Malgaches (toutes nationalités confondues) seraient 50 000 en France dont 30 000 Protestants. Selon le Komity<sup>2</sup> miaro ny zon'ny Malagasy eto Frantsa ou Comité de défense des droits des ressortissants malgaches en France :

Le ministre des Affaires étrangères, a donné le chiffre de 60 000 lors de la rencontre entre la délégation d'Etat dirigée par le président Albert Zafy et la communauté malgache de France à Neuilly-sur-Seine le 20 mai 1994. Un mensuel malgache de Paris a par contre avancé, dans sa livraison de mars 1995, un effectif de 200 000 individus. Dans ce genre de données, il faut évidemment savoir si on inclut ou pas dans les décomptes les binationaux, les clandestins, etc. Ceci dit, dans certains cas, le chiffre donné peut avoir été établi de façon arbitraire.

En tout état cause, ils ne représentent qu'un infime pourcentage de la population immigrée globale. Ils n'ont, jusqu'alors, que très peu intéressé chercheurs<sup>3</sup> et journalistes, alors que la population française ne les perçoit pas comme une « communauté ethnique » dangereuse. Cette invisibilité en tant que Malgaches ne les empêche pas d'être catalogués dans la vie quotidienne comme « Chinois, Tahitiens, Maghrébins, Africains »... et de subir, par exemple, des contrôles policiers fréquents ou de la discrimination à l'embauche.

- 1 *Fiangonana Protestanta Malagasy aty Andafy* ou Eglise Protestante Malgache en France. Site internet: [www.fpma-paris.org](http://www.fpma-paris.org). Il est intéressant de noter que le nombre de Malgaches présents en France n'est recensé nulle part sur ce site.
- 2 Site internet du Comité de défense des droits des ressortissants Malgaches en France: <http://dina.free.fr/kmzmf/archives/komit1.htm>
- 3 Quand nous avons entamé nos recherches il y a dix ans, seules deux enquêtes avaient été réalisées au sujet de cette population en France, l'une sous la direction de Roger Bastide: Randrianansolo Solofo, 1970, *Contribution à l'étude des Malgaches en France*, Paris, coopération culturelle Franco-malgache, Paris 4, et l'autre par le pasteur Aubert Rabenoro, 1975, « Trois générations de Malgaches en France, trois formes d'adaptation », *Cahiers d'anthropologie*, n° 2, Paris, 23-33.

En tout état de cause ils ne représentent qu'un infime pourcentage de la population « immigrée » globale. C'est le cheminement de ces migrants dont on ne parle jamais, ni dans les médias, ni dans la littérature sociologique, que nous nous proposons de retracer dans cet ouvrage.

Issu de l'élite *merina*, ce groupe de migrants est constitué essentiellement de protestants ou de catholiques. Il a été le précurseur, à Madagascar, d'une « émigration savante » vers l'Occident. Originaires de la région centrale de la Grande Île, nommée *Imerina*, ils ne sont pas aujourd'hui les seuls à quitter la terre des ancêtres. Les Malgaches dits « Côtiers »<sup>4</sup> participent également de ce mouvement migratoire. Toutefois, si de nombreux étudiants côtiers ont pu bénéficier de bourses d'études en France pendant les années 1975-1990, il s'agit désormais surtout d'une migration qui correspond à l'accélération du déclin économique de Madagascar. L'élite *merina*<sup>5</sup>, francophone et francophile, soucieuse de témoigner de sa capacité à maîtriser les exigences de la société française, ressent cette arrivée comme un déclasserment social : les Côtiers étant perçus en France comme des « immigrés »<sup>6</sup>, elle ne tient pas à être confondue avec eux. Descendante de la bourgeoisie (*Hova*) ou de la noblesse (*Andriana*), elle se dit l'héritière d'un comportement hégémonique sur le reste de l'île mais également d'une « culture lettrée occidentale »<sup>7</sup> et entend le manifester.

- 4 Parce qu'originaires du littoral malgache (qu'ils soient du Sud, Nord, Ouest, ou Est), ces Malgaches se sont vus nommés ainsi par les Français au moment de la colonisation. Ce terme sera également réapproprié par les Malgaches pour se désigner eux-mêmes car il leur permet de se différencier du groupe ethnique *merina* et d'affirmer le rejet de son hégémonie sur le reste de l'île. En créant cette dénomination, les colons français, suivant le principe de diviser pour mieux régner, ont exacerbé un antagonisme inter-ethnique.
- 5 Du temps de la royauté *merina*, la société était découpée en pseudo-castes : les *Andriana* (les nobles), les *Hova* (les hommes libres) et les *Andevo* (les esclaves).
- 6 Ces migrants *merina* savent parfaitement que le terme « immigré » est péjoratif et renvoie à une position à part dans la société française. Selon eux, les Côtiers sont catalogués comme tels par les membres de la société majoritaire du fait de leurs caractéristiques physiques (couleur de la peau, tenue vestimentaire) mais aussi à cause de leur situation socio-économique difficile. Être catégorisé « immigré » est un classement social qui renvoie à une situation de précarité qui, selon eux, ne leur convient pas puisqu'ils viennent faire des études.
- 7 Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, le royaume d'Andrianampoinimerina (roi de l'*Imerina*) établit quelques liens économiques avec les Occidentaux. Mais c'est surtout son fils, Radama Ier, qui en 1810 s'évertua à consolider les conquêtes paternelles grâce à l'aide des Anglais, convaincu qu'il était que les éléments techniques apportés et l'instruction permettraient à son pays de siéger aux rangs des nations les plus puissantes. Cette relation historique au savoir, aux techniques venues d'Occident est constitutive de l'ethnicité *merina* contemporaine.

Excepté ceux qui furent enrôlés dans l'armée française lors de la première guerre mondiale, les premiers Malgaches qui séjournèrent en France dans les années 1930 étaient des étudiants en médecine ou en droit, membres de la bourgeoisie ou de la noblesse merina. La seconde guerre mondiale interrompit cette migration d'intellectuels. Elle reprendra dans les années 1950 avec des étudiants séduits par le savoir occidental et décidés, en secret, à rivaliser avec les occupants français, une fois revenus au pays bardés de diplômes. À ces quelques privilégiés se joignent les nationalistes exilés accusés par le pouvoir colonial d'être à l'origine de l'insurrection de mars 1947, sur laquelle nous allons revenir. L'indépendance de Madagascar, en juin 1960, accéléra le mouvement migratoire des jeunes merina vers la France et renforça « une tradition migratoire temporaire ». Cependant, depuis la fin des années 1970, cette migration a pris des allures de regroupement familial et, finalement, d'installation en France.

Notre recherche a donc porté sur des Malgaches venus dans les années 1950 et 1960 d'une part, et d'autre part, sur ceux qui, arrivés dans les années 1970-1980, se sont installés définitivement à Bordeaux. Anciens étudiants, ils sont devenus salariés, pères et mères de famille. Ils sont parfois rejoints par leurs parents restés seuls à Tananarive. À ces regroupements familiaux dus au déclin économique de Madagascar s'ajoutent les exilés politiques. Des familles entières ont fui une situation économique et politique difficile. Enfin, les années 1990 virent l'arrivée de jeunes ayant vécu sous le régime autoritaire de Didier Ratsiraka et qui sont venus parfaire leurs études universitaires.

### **Une frontière ethnique mouvante**

Cet ouvrage, qui concerne donc la migration d'une élite vers la France, s'inscrit dans le cadre théorique des relations interethniques et des hiérarchies sociales. Force est de reconnaître que ce domaine de recherche était, jusqu'aux années 1980, imprégné par l'idéologie assimilationniste. En conséquence, c'est presque exclusivement à l'occasion de « problèmes » que les chercheurs en sciences sociales évoquent les phénomènes migratoires. D'ailleurs, la difficulté à suivre l'évolution de la migration malgache en France au XX<sup>e</sup> siècle (deux études seulement ont été réalisées à ce sujet, en 1970 (Randrianansolo 1970) et en 1975 (Aubert 1975) témoigne du désintérêt des Français face à ces étudiants malgaches discrets et de passage. De plus, lorsqu'ils s'installent, ils sont « invisibles »<sup>8</sup> et donc conformes au projet

8 Invisible n'est pas utilisé comme cela a pu être le cas par la sociologie aux Etats-Unis pour désigner la population européenne distincte des noirs... Cette catégorisation phénoty-

de l'Etat français d'absorption des différences par son centre. Ces migrants malgaches qui réussissent à l'école, à l'Université et sur le plan professionnel, constituent un phénomène intéressant à étudier car il révèle une autre facette du phénomène migratoire; l'étude des élites dément l'image communément admise de l'immigration, et permet à l'anthropologie de se poser de nouvelles questions<sup>9</sup>. L'étude des phénomènes d'immigration par l'intermédiaire des élites n'est pas aisée puisque c'est une notion qui a évolué. Aujourd'hui, les élites n'existent pas seulement par la transmission sociale. De nouvelles différenciations apparaissent en fonction du clivage société d'origine/société d'immigration (Taboada-Leonetti 1984 : 2077). Ceux qui nous concernent sont des membres d'une élite étrangère, qui habitent en France et y exercent leur activité professionnelle, mais dont l'origine sociale les rattache à l'élite du pays d'origine.

C'est en tenant compte de la dialectique entre l'émigration et l'immigration que nous aborderons la question de l'ethnicité<sup>10</sup> malgache en France. Les différentes « générations » (Sayad, 1994) de la migration malgache que nous avons étudiées correspondent au fond à celles qui peuvent être distinguées dans le processus de transformation interne de la société malgache provoqué par la rencontre<sup>11</sup> avec la société d'immigration. Il n'y a pas, d'un

piqué supposait une forme de hiérarchie sociale basée sur la couleur de la peau.

- 9 L'extension de l'anthropologie des relations inter-ethniques à des phénomènes comme celui de la migration des élites permet surtout de ne plus aborder ce thème sous la pression de la demande sociale et de l'opinion publique... et de le considérer sous un angle plus général et théorique.
- 10 Parler d'ethnicité en France n'est pas sans conséquences. On constate – non sans raison – de nombreuses réserves chez les ethnologues et sociologues français quant à l'utilisation de ce concept (Schnapper 1998 : 411) qui, selon eux, ne correspondrait pas à la réalité française. Nous souhaitons pourtant montrer ici que ce concept possède, dans la perspective qui est la nôtre, une valeur heuristique. Tout d'abord, il ne s'agit pas d'utiliser le concept d'ethnicité pour celui de culture. On l'emploiera en ayant pour objectif d'aborder un paradigme plus large, celui des relations interethniques. Nous ne l'utiliserons pas non plus comme un synonyme d'ethnie. À l'inverse, associé à la notion de « frontière » (Barth 1969), il nous permettra de saisir l'émergence ou la construction de différences culturelles dans un contexte donné. Nous reprenons à notre compte la définition donnée par Marco Martiniello (1995 : 18) : « L'ethnicité est un des aspects des relations sociales entre des acteurs sociaux qui se considèrent et qui sont considérés par les autres comme étant culturellement distincts des membres d'autres groupes avec lesquels ils ont un minimum d'interactions régulières ». En suivant Gérard Althabe, nous dirons que l'ethnicité est considérée ici comme une catégorie sociale et ne doit en aucun cas être définie comme un ensemble de traits culturels ou symboliques ou psychologiques définitifs.
- 11 Abdelmalek Sayad, 1994, « Le mode des générations 'immigrées' », *L'Homme et la Société*, 1-2 : N° 11-112, 166. Nous appelons générations de migrants celles qui peuvent être distinguées dans le processus de transformation interne de la société malgache

côté, la culture malgache et, de l'autre, la culture française, comme s'il s'agissait de deux entités stables et immuables.

Selon Denys Cuche, le concept de culture connaît une utilisation désordonnée dans des univers professionnels les plus variés, cette utilisation multiple brouillant la définition scientifique du mot. Pour le sens commun, le mot culture renvoie de plus en plus à une situation figée, essentialiste, et remplace, chez certains, le terme de « race » qu'ils n'osent pas utiliser. Pourtant, la culture n'est pas figée. Sa dimension relationnelle a été mise en évidence. « Cependant, prendre en compte la situation relationnelle dans laquelle s'élabore une culture ne doit pas conduire à négliger de s'intéresser au contenu de cette culture, à ce qu'elle signifie en elle-même ». (Cuche 1996 : 114). Pour les Malgaches de France, déjà porteurs de la culture française avant leur départ - par la colonisation, les déplacements des membres de la famille, et par la mondialisation - il aura tout de même fallu intégrer de nouvelles normes extérieures propres à la société contemporaine d'immigration.

C'est pourquoi l'univers social, économique et idéologique français ne doit pas être éludé dans la compréhension de la constitution de la culture malgache en France. Afin de restituer cette réciprocité entre Français et Malgaches, il nous a semblé évident que le concept de culture devait être complexifié par celui d'ethnicité. Or si ces deux concepts ont une destinée commune, ils ne peuvent être utilisés comme synonymes l'un de l'autre. La relation entre culture et ethnicité n'est pas aisée à décrypter : la disparition des différences culturelles n'entraîne pas nécessairement la fin de l'identité ethnique et, inversement, la culture n'est pas uniquement héritée du passé. Il s'agirait plutôt, selon la métaphore de Barth, d'un vaisseau composé d'éléments passés et présents. À l'instar des frontières ethniques, la culture est construite par les actions des individus et des groupes en interaction avec les membres de la société majoritaire.

C'est donc en terme de frontière que le concept d'ethnicité est ici conçu et cela suppose au moins deux groupes en relation. Processus historique, résultat de rapports sociaux se construisant entre collectivités ethniques, l'ethnicité s'élabore de part et d'autre de la frontière sociale, aussi bien du

dans la rencontre avec la société d'immigration. En fait, nous informe Sayad, à travers chacune des situations migratoires - dont l'immigration n'est qu'un stade - on peut dire qu'il s'agit d'un phénomène assez complexe, dont l'émigration n'est que le versant de l'immigration. Il y a, d'un côté, ce que l'on peut appeler les conditions d'origine, c'est-à-dire les caractéristiques sociales, historiques et culturelles des émigrés à leur arrivée en France ; de l'autre, les conditions d'aboutissement, c'est-à-dire les situations d'arrivée (habitat, études, travail, perspectives d'avenir).

côté français que malgache (Juteau, 1999). Il s'agit au moins d'une relation à double sens, d'auto et d'exo-définition entre majoritaires et minoritaires.

Nous avons donc privilégié l'analyse de la production « d'une identité ethnique malgache » ancrée dans les conditions sociales et économiques du pays d'arrivée à un moment donné et par un groupe donné : « l'élite merina ». Dans le cas malgache, les processus d'acculturation<sup>12</sup> accompagnent et alimentent la perpétuelle reformulation d'inter et exter « frontières ». Il est toutefois fondamental de séparer ces processus d'acculturation (plus ou moins intrinsèques à toute culture en contact avec une autre mais amplifiés en situation de migration) de ceux amenant à la consolidation de l'ethnicité (Crenn 1998 : 131). Ainsi, selon M. Martiniello (1997 : 85), l'affirmation de la frontière nourrit le processus d'acculturation : la culture est, selon lui, une conséquence de l'ethnicité.

Cette perspective permet d'échapper aux explications essentialistes qui trouvent dans les groupes minoritaires eux-mêmes les explications de leur situation d'acculturation ou d'inégalité sociale. Nous tenterons de comprendre le sentiment d'appartenance, de saisir comment le groupe se construit et choisit ses marques identificatoires à un moment particulier. Cette démarche ne doit pas nous précipiter dans une conception hyper-constructiviste de l'ethnicité et empêcher l'ethnologue de repérer les permanences structurant silencieusement mais profondément les pratiques des migrants malgaches. Nous avons au contraire interrogé (à travers la famille, le religieux) tant ce qui perdure que ce qui se transforme. Nous décrirons les dynamiques internes et externes permettant à certaines pratiques (qu'elles aient ou non valeur de « frontière ») d'appréhender des situations nouvelles.

De la même manière, cherchant à comprendre la façon dont ces migrants jonglent entre les différents référents culturels auxquels ils ont accès - et cela en fonction des situations sociales dans lesquelles ils se trouvent - nous avons utilisé le concept de « bricolage » de Roger Bastide (1970)<sup>13</sup>. Il permet de comprendre que, par le jeu d'assemblages

12 On peut trouver une définition du concept d'acculturation auprès de Roger Bastide, « Acculturation », in *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1968, vol.1, p. 105. L'acculturation, définie au sens large par Roger Bastide, constitue l'étude de « l'interpénétration des civilisations » ; elle nécessite de prendre en compte le principe de sélection et celui de réinterprétation. Bastide rappelle également que ce sont toujours des individus qui sont en contact et non des cultures (comme des super organismes). L'acculturation implique de considérer la situation sociale dans laquelle intervient le contact.

13 Roger Bastide s'est inspiré de la métaphore du bricolage de Claude Lévi-Strauss pour illustrer la production syncrétique afro-brésilienne alors que ce dernier l'utilisait justement pour séparer la production des mythes des créations techno-scientifiques qui n'ont pas, à ses yeux, la dignité d'un authentique fait culturel.

de matériaux culturels différents, les migrants malgaches peuvent tirer parti de la complexité du système social et culturel de la société globale qui les entoure. Les Malgaches peuvent, à la fois, être de parfaits collègues de travail, participer à la vie économique de la France, être donc profondément engagés dans la société française et rester, par exemple, fidèles à leurs croyances religieuses. Tout cela sans se sentir en contradiction avec aucun des mondes dans lesquels ils vivent. La souplesse des limites identitaires renvoie au double caractère unitaire et fractionné de l'ethnicité. Les Malgaches ajustent la définition de leur identité ethnique à la situation d'interaction, de façon à ce qu'elle soit en adéquation avec elle.

Les concepts d'ethnicité, de culture, d'acculturation et de bricolage nous ont donc paru complémentaires dans la mesure où ils sont tous les quatre fondés sur la notion d'interrelation entre individus, entre groupes. Ce que nous tentons d'analyser c'est, au-delà des résultats d'un contact culturel, le processus en train de se construire. Suivant la pensée de Roger Bastide, nous prendrons en compte les cadres sociaux de l'acculturation<sup>14</sup> dans l'analyse des ressources symboliques mises en œuvre dans la constitution des différentes générations de la migration malgache en situation de transplantation (Juteau, 1999). Nous verrons donc que les frontières ethniques (Barth 1969) sont produites et reproduites au cours de leurs interactions sociales avec les membres de la société d'immigration mais aussi en fonction de leur société d'origine. Selon la période migratoire, l'ethnicité *merina* s'élargit ou se ferme en fonction de la place qu'elle occupe et de la pertinence à établir une distinction. Ainsi la référence à l'ethnique n'a pas pour objectif d'essentialiser ou de substantiver la culture malgache, mais plutôt d'analyser les classements ethniques produits par les rapports sociaux et leurs effets dans la situation de migration. Analyser la production sociale de la différence ethnique et culturelle, c'est accéder aux processus sociaux d'identification et de distinction.

### **Entre Madagascar et la France : la prise en compte des individus, des expériences quotidiennes, des réseaux sociaux**

Le sujet, le quotidien, les pratiques sociales et leur sens, sont au centre de l'analyse de l'ethnicité malgache. C'est en prenant en compte empiriquement les trois dimensions de l'ethnicité, (Martiniello 1995) que nous

14 « Pour ne prendre comme exemple que celui de la colonisation étudiée par Georges Balandier, nous nous trouvons face à un tout, où il n'y a pas abstraitement, des blancs en face de noirs, mais uniquement des systèmes de relations sociologiques entre des citadins et des ruraux, des prolétaires et des bourgeois, des sexes et des générations différentes. C'est ce que nous nous proposons d'appeler les cadres sociaux de l'acculturation. » *Ibid*: 105.



avons tenté de dresser un tableau de l'ethnicité malgache : le niveau individuel, collectif et macro-social ou, autrement dit, le sentiment d'appartenance, l'organisation collective et l'impact des contraintes structurelles liées à une situation migratoire particulière.

Une telle perspective, déjà mise en œuvre par les recherches novatrices de Gérard Althabe (1988), revient donc à envisager la collectivité malgache de Bordeaux comme un espace microsocial doté d'une relative indépendance, sans laquelle aucune démarche ethnologique ne peut prétendre avoir de valeur heuristique. Toutefois, cette enquête au cœur de deux pays effectuée des va-et-vient, tant historiques que vécus, entre Madagascar et la France, et ne reproduit pas l'unité de temps et d'espace qui constituait les deux arcanes du recueil des données en anthropologie. Éparpillés dans la Communauté Urbaine de Bordeaux, ces migrants ne s'offrent pas. Il aura fallu les débusquer. À Madagascar, ils ne viennent pas non plus de leur village. Ce sont des citadins, habitant depuis plusieurs générations à Tananarive. La séparation entre « eux » et « nous » est remise en question par les anthropologues (Althabe, Lenclud 1995) : le regard éloigné qui fondait la pratique anthropologique est ébranlé. L'étude de la migration de l'élite *merina* renforce encore ce constat. Par cette étude, nous sommes confrontés à la complexité de notre époque. Que ce soit à Bordeaux ou Tananarive, la réflexion sur l'ethnicité *merina* nécessite une interrogation dont l'objet dépasse les micro-unités observées. En effet, il ne s'agit pas d'établir une rupture artificielle entre un univers malgache de France clos sur lui-même et les sociétés malgache et française. La cohérence interne des rapports, que l'on cherche à rendre, doit être resituée dans les ensembles sociaux extérieurs malgaches et français, et celle des migrants, appréhendée dans la totalité de leurs parcours et de leurs investissements. Les méthodes d'observation ont été construites sur des bases qui donnent la possibilité de reconstituer de l'intérieur et de l'extérieur les logiques sociales en jeu.

Au départ, aucune liste exhaustive des personnes à rencontrer n'a été dressée. Le terrain étant pour nous parfaitement inconnu, nous nous sommes laissée mener au gré des rencontres. Au total, une centaine de récits de vie<sup>15</sup> ont été recueillis, à Madagascar comme en France. Nous

15 La méthode biographique (Berthaux 1980) nous a semblé correspondre à une étude qui attache de l'importance à l'individu et aux expériences quotidiennes. La fluidité des rapports sociaux qui constituent l'identité de ces migrants ne permet pas de la saisir dans sa globalité ; aussi le récit de vie permet-il d'unifier, du point de vue de l'acteur, une existence éclatée (entre Tananarive et Bordeaux, mais aussi entre les différentes sphères de l'existence). Cette méthode ne peut se réaliser qu'avec plusieurs précautions : avoir conscience que le récit des Malgaches, tant à Madagascar qu'en France, se

avons également mené de concert une enquête de terrain directe et prolongée auprès de familles malgaches, elle-même enrichie d'un suivi des acteurs sociaux dans les lieux collectifs en France, pendant cinq années (1991-1995). Ce type de contact avec les interlocuteurs de l'enquête nous a permis de cerner les formes d'alliance entre les Malgaches, de déceler la logique qui sous-tend les relations personnelles, et ce grâce à l'analyse du « réseau social » dans lequel ils s'insèrent. Les situations d'interactions, ainsi que les parcours proposés par nos interlocuteurs dans le choix systématique de telle ou telle rencontre, ont constitué une source d'informations tout à fait adaptée au concept d'ethnicité.

Le réseau de relations ainsi tissé, et au cœur duquel nous étions placée, en disait beaucoup sur le mode de représentation de la collectivité malgache. L'observation de manifestations culturelles sans la connaissance individuelle des acteurs, reste un texte difficilement déchiffrable pour une observatrice étrangère. L'investigation s'est donc basée sur le suivi de relations « serrées » et sur la rencontre de ces acteurs dans la multiplicité des champs sociaux : lieux de culte, manifestations culturelles, lieu de travail, milieu associatif et univers familial.

La nécessité d'accéder à la totalité du vécu des migrants et ainsi de connaître l'émigré pour mieux saisir l'ethnicité en construction en France nous a amenée à reconstituer les réseaux familiaux entre Bordeaux et Tananarive. C'est donc des migrants de Bordeaux que nous partirons pour rencontrer leurs familles restées au pays. Comme en France, nous avons utilisé la méthode de récits de vie en parallèle avec notre implication dans plusieurs familles de migrants de Bordeaux. Au total, plusieurs séjours à Madagascar ont été nécessaires pour établir une ébauche de compréhension de la société de l'émigré. Cette mise à jour était fondamentale pour débrouiller l'écheveau que chacun nous offrait et mieux saisir la manière dont il construisait son ethnicité en faisant référence à son passé, à la « culture malgache » mais aussi à la « culture française ». Cette immersion sur le terrain malgache nous a permis d'établir une version de la configuration mouvante de la culture malgache de Madagascar. Cette dernière, boule-

construit autour de la relation interviewé/interviewer (l'irruption de l'anthropologue dans l'univers malgache situe l'intrus que nous sommes à sa place, celle d'une Française appartenant à la société d'immigration, donc dominante ; ou à Madagascar, celle d'une Française appartenant à la société d'émigration ou, encore une étudiante, donc respectable...) ; que l'instauration de ces liens informels engendre le risque de se perdre dans la perspective des acteurs ; enfin, que faire le récit de leur vie n'est pas présenter chronologiquement leur existence, mais donner un sens au passé et, bien entendu, par ce biais, à la situation présente. Il faut donc replacer les récits de vie dans le cadre historique des relations franco-malgaches et dans la situation contemporaine.

versée par la rencontre coloniale, puis par les nombreux déplacements vers la France, oscille entre deux systèmes culturels en fonction des situations pour finalement aboutir à une création originale. Ainsi, les thèmes abordés dans cet ouvrage ne cherchent-ils pas à dresser un tableau exhaustif et définitif de la culture et de l'ethnicité malgache, mais au contraire à montrer qu'elle est en mouvement. Dans la perspective théorique décrite plus haut, évoquer la famille et les pratiques religieuses à Madagascar et en France n'est utile que dans la mesure où l'équilibre en est modifié par la migration.

L'exposé propose une progression dans l'analyse des formes de l'ethnicité et de la culture merina contemporaine. Les projets des migrants merina s'inscrivent dans une dialectique entre société de départ et société d'arrivée qui détermine des espaces migratoires, symboliques et matériels. Les formes adoptées par les familles malgaches en France et à Madagascar prennent place dans ce contexte migratoire, ce que nous analyserons dans la première partie. Ainsi, la diversité des réponses apportées à la constitution des familles en migration dépend de l'interrelation des espaces sociaux d'origine et de résidence. C'est à travers elle que nous appréhenderons les recompositions familiales. Comme en France, à Madagascar, la famille se transforme, parenté et relations amicales se superposent. Le non-retour des frères et sœurs interroge ce que certains Malgaches estiment être les fondements de la famille malgache. Le retour, lui aussi, bouleverse des conceptions familiales dites « ancestrales ». Nous interrogerons alors la manière dont certains traits familiaux sont produits pour tracer la frontière entre Malgaches de France et de Madagascar mais aussi avec les dits « Français ». En migration, les règles de la parenté malgache se trouvent aussi modifiées du fait de l'absence des grands-parents, des oncles et tantes, des frères et des sœurs, des cousins. Ces absences favorisent la constitution de groupes familiaux non institutionnalisés par le mariage. Les inventions de la parenté et de l'alliance en migration mettent en scène des attitudes et des conduites nouvelles qui pourtant vont être identifiées comme « malgaches ». Nous suivrons dès lors les modalités de construction de l'altérité en France.

Parler « d'ethnicité-frontière », c'est supposer qu'au moins deux groupes soient en contact. Que ce soit au moment de la colonisation, puis de la décolonisation et encore aujourd'hui dans leurs relations inter-ethniques, les Malgaches ont choisi comme marque identificatoire le christianisme. S'affirmer chrétien n'est pas dénué de sens. Processus historique, fruit de rapports sociaux, la revendication de l'appartenance à la religion chrétienne s'est bâtie à chaque versant de la frontière sociale, aussi bien du côté de la société française (société coloniale) que du côté du groupe minoritaire (colonisé). C'est ce que nous aborderons dans le premier chapitre de la

troisième partie. Puis nous décrivons, et tenterons de comprendre, la construction du groupe malgache dans sa variable religieuse en France, à travers l'observation des associations culturelles qu'ils fréquentent. Cette démarche suppose une approche dynamique globale dont il faut saisir toutes les dimensions (individuelles, collectives et macro-sociales). Ces trois niveaux apparaissent ici, non pas successivement mais de manière articulée; ils sont combinés et s'alimentent l'un l'autre dans les descriptions et les analyses. Des relations familiales aux relations associatives, des relations d'amitié aux relations instituées, les Malgaches ont bâti autour d'eux un réseau social à qualité variable.

Pour aider les lecteurs à resituer les migrants malgaches que nous avons rencontrés dans le contexte migratoire passé et présent, nous avons (voir en annexe) choisi de mettre en lumière les représentations que les Malgaches rencontrés se font de leur propre histoire. Selon eux, la présence des dits « Malgaches » ou dits « Merina » dans l'Hexagone, et la représentation qu'ils se font de la France, est le résultat d'un long processus historique qu'ils tentent de rendre intelligible à l'anthropologue. Pour construire de manière positive leur ethnicité contemporaine, les Malgaches se rattachent dans leurs discours à une histoire plus générale qui doit témoigner, selon eux, de « leurs rapports particuliers » (sous-entendu leur attirance vis-à-vis de la France) à « l'étranger » et plus particulièrement aux « Anglais » et aux « Français ». Les récits historiques tels qu'ils sont construits veulent montrer combien la présence occidentale sur la Grande Île (en termes d'humains, d'idées, de religion, de savoir, de système politique) précède leur propre migration en Europe. Globalement, ce que mettent en évidence ces récits, c'est que les différentes étapes de la migration vers l'Europe s'insèrent dans un processus historique d'échanges, de découverte, mais aussi de hiérarchisation avec la colonisation, et particulièrement l'insurrection de 1947, largement constitutive de l'ethnicité merina, ethnicité perpétuellement en devenir et fondée dans sa relation aux éléments extérieurs. Nous profiterons de cette annexe pour reconstruire l'historicité de ce mouvement d'installation depuis les années 1950. Nous verrons comment ils reconstruisent a posteriori une filiation « choisie » avec l'Occident pour justifier le caractère distinctif de leur migration, affirmant ainsi une malgachité positive.